

**Gérard LEMAIRE**

**MÉMOIRE**

de Maîtrise en Littérature Française

Présenté en 1984 à l'Université UER Paris VIII,

dont le thème est dédié à

**Panaït ISTRATI**

1884 - 1935



## AVANT – P R O P O S

Voici le mémoire de maîtrise écrit par Gérard Lemaire en 1984, dont le thème est dédié à l'écrivain roumain de langue française Panait Istrati (1884-1935). Ce mémoire aborde le sujet d'une amitié qui a influencé durablement l'œuvre d'Istrati. Une amitié profonde, née d'une rencontre improbable au sortir de l'adolescence d'Istrati avec Mikhaïl Kazanski, un jeune russe, mais interrompue par la mort de celui-ci et dont l'influence a perduré toute la vie de l'écrivain. À cause de sa vie même, Gérard a eu une approche d'Istrati particulière : ayant connu également une existence de travail difficile, parfois erratique et des amitiés fortes qui se sont pourtant diluées, il a compris de l'intérieur une itinérance d'Istrati que d'autres biographes n'ont peut-être pas perçue. Ce n'est donc pas un hasard si Gérard a choisi d'écrire sur cet auteur et sur cette amitié avec Mikhaïl.

MJ Lemaire



## SOMMAIRE

I. PRÉMISSES	
I - 1 L'enfant sans avenir. ....	p 1 à 6
I - 2 Regards sur la genèse de l'œuvre .	p 7 à 10
I - 3 Grève, chômage, errance. ....	p 11 à 16
II. LA RENCONTRE. ....	p 17 à 55
III. LES AMIS. ....	p 57 à 84
IV. BUCAREST, 1904. ....	p 85 à 115
V. INTERMÈDE EN FORME DE SUPPLIQUE POUR UNE BIOGRAPHIE. ....	p 117 à 125
VI. LES FEUX DE L'ÉGYPTE. ....	p 127 à 148
VII. DÉCHÉANCE DE MIKHAÏL. ....	p 149 à 183
VIII. DISPARITION DE MIKHAÏL. ....	p 185 à 208
IX. DERNIÈRE NOTE POUR UN PERSONNAGE. ....	p 209 à 212



## L'enfant unique de Joïtza

Que savons-nous de Mikhaïl Mikhaïlovitch Kazanski, ce jeune vagabond originaire de Kazan (1), que dévisagea un jour, fou de curiosité, un adolescent du nom de Panaït Ghérassim Istrate (2), dans la taverne de Kir Nicolas à Braïla ?

Telle serait la question.

Est-il possible, seulement, de donner une date à cette furtive rencontre, même approximative ?

Dès les premières recherches, nous avons été contraints de nous rendre à l'évidence : nous ne pouvions pas nous autoriser d'une des biographies les plus sérieuses de l'écrivain, Mme Jutrin-Kleener (3), qui situait celle-ci dans sa seizième année. C'est en effet sans doute dans la dix-huitième année de la vie de Panaït Istrati – soit, puisqu'il est né le 10 août 1884, en 1901 ou 1902 - que cette rencontre inspirée dût avoir lieu, et nous essaierons au fil de cet essai de justifier cette présomption. À cet âge-là, le jeune Panaït avait déjà acquis ce qu'il faut bien appeler, et avec quelle dérision, une riche expérience.

Il le dira plus tard dans ses livres : il n'a pas aimé l'école (4). Ses deux premiers maîtres le battaient systématiquement, et il ne put rien apprendre, ces premières années à l'École primaire n°3 de Braïla. Il fit partie de ce groupe dit des « récalcitrants », comme il les

---

(1) Ville russe sur la Volga. Tolstoï y vécut son adolescence. Elle sera agitée par des troubles révolutionnaires, fomentés dans les milieux estudiantins (conjuraison de Kazan, 1863).

(2) Son véritable nom d'état-civil était bien Istrate. Il modifie la dernière voyelle de celui-ci quand il commence à signer des articles dans la presse roumaine.

(3) « Panaït Istrati, un chardon déraciné », Maspéro, 1970. « Mes départs - Fin d'enfance, premiers pas dans la vie », in La taverne de Kir Léonida, p 300

(4) La jeunesse d'Adrien Zograffi, tome II, Œuvres complètes, Gallimard, 1968.

nomme (étymologiquement : ceux qui ruent). Mais sous les coups distribués sans vergogne, qui resterait de marbre ? La troisième année, enfin, il fallut que le directeur de l'École, M. Moïessesco, les prenne en main, ces soi-disant irréductibles à l'étude. Cette fois-ci, en vrai pédagogue, avec la sincérité nécessaire. Et les « mauvais élèves », qui n'étaient que des élèves battus, acquiescèrent, se muèrent tout à coup en individus tout à fait acceptables... M. Moïessesco était bon (c'est à dire : plus de sévices physiques, mais une recherche de compréhension réciproque, un dialogue, miraculeusement) ; c'était tout ce qu'ils attendaient pour pouvoir commencer à apprendre ces secrets de l'alphabet, ces enfants, ces gosses qui auparavant n'arrivaient pas. Avec les mauvais traitements corporels qui les assaillaient, ils avaient préféré désertier, par sauvegarde, la salle de classe et se réfugier dans la solitude des marécages du Danube, qui entourent la ville.

Sans M. Moïessesco, « j'aurais peut-être échoué dans quelque maison de correction », écrira-t-il (1). Il était donc temps !

Déjà, un certain pli a été pris, définitivement, pour cet enfant sans père. A treize ans, comme Joïtza, sa mère, n'a pas les moyens pécuniaires de le mettre au lycée, il ne regrettera rien, oh non. Il semble qu'il reste plein de l'amertume de cette souffrance des débuts... De toute façon, il n'aura su briller que dans une seule matière : la lecture.

Restons clairs : de très mauvais débuts scolaires, dûs à des instituteurs inaptés, l'ont rendu allergique à un parcours plus long d'élève studieux, attentif. Comme cette férocité et cette barbarie des premiers maîtres pesèrent lourd, alors, sur la suite... Dès ses premiers pas à l'École, le destin a quelque chose d'un désastre, pour lui.

Dans cet état d'esprit, que lui importent le lycée et le baccalauréat ! Il ne désire déjà qu'une chose : gagner sa vie.

---

(1) « La taverne de Kir Léonida », op cit., p 301.

« Verser mon pécule dans son tablier (1) ». Il pense à Joïtza, de plus en plus fatiguée par son métier de blanchisseuse. Nous voyons ici un adolescent, à peine, empoigné par ce qu'il est convenu d'appeler « la vie », soit ses dures nécessités. Et son sang bout.

Il veut foncer, dans la direction qu'il a choisie, qui lui plaît, celle où il se sentira au moins, croit-il, respirer. Comme il a déjà tâté du service dans la taverne de son oncle Anghel, un frère de Joïtza : voilà qui va l'aider à se trouver une place.

Nous passerons aussi rapidement qu'il se peut sur cette « seconde première » expérience hors du gîte familial, tellement décisive aussi, s'agissant d'un emploi.

Curieusement, l'enfant-adolescent a pu choisir là où il voulait, où il désirait aller, le lieu de son travail. C'est dans la taverne de Kir Léonida, un Grec - comme son père disparu -, dans le quartier Karakioï. Faut-il voir dans ce cheminement, dans ce pouvoir de décider, avec cet esprit de détermination, de qui sera votre patron, un archaïsme d'époque ? Sans doute, mais pas seulement. Nous croyons distinguer aussi une habileté manœuvrière du jeune garçon, dans ce fait. Il sait où il veut aller et il court droit à son but : apprendre le grec, la langue de son père.

Nous sommes en 1897, dans cet ex-protectorat de l'Empire Ottoman (2). Braïla est un port danubien où se côtoient races et nationalités, avec ses avenues bourgeoises et ses quartiers séparés. La législation et les rapports de travail demeurent encore féodaux. Mais il ne nous semble pas excessif de dire, déjà, qu'une très importante partie de l'œuvre de Panaït Istrati témoignera et fera le

---

(1) « La taverne de Kir Léonida » op. cit., p 303.

(2) Le mouvement de libération national roumain commença dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

procès de ces rapports entre maîtres et esclaves (1). Il montrera le martyr de ce peuple de paysans, entre les mains des ciocoï et des popes. Citons comme repères la sécularisation des biens ecclésiastiques et l'abolition de l'esclavage des tziganes, par exemple, en 1856, peu avant l'accession au trône du prince Jean 1er Couza, une personnalité éclairée et libératrice ; il joue un rôle d'unificateur des principautés roumaines.

Lorsqu' Istrati prend cette première place, donc, le pays est déjà, depuis un demi siècle, en pleine mutation. Les paysans se sont révoltés, encore une fois (Jacqueries de 1888), un parti social-démocrate vient de naître (1893). Nous sommes devant l'orée d'un siècle qui va achever de bouleverser les anciennes structures patriarcales, sous la poussée des puissances occidentales, qui exportent leurs industries, en même temps que leurs idées démocratiques (2).

Sur ce fond tourmenté, le port de Braïla n'était qu'un point de fixation d'une fourmilière brassant Turcs, Grecs, Albanais, Russes, Bessarabiens, Allemands, Hongrois, Bulgares, tous étrangers échoués ou venus tenter leur chance, souvent exilés par les persécutions dans leur propre pays. Ayons aussi peut-être à l'esprit que ce littoral de la Mer Noire a traditionnellement vu des migrations importantes de populations, quand les frontières des États n'étaient pas ce qu'elles sont aujourd'hui, avec leurs pouvoirs accrus de contrôle. Ne voyons-nous pas, dans un contexte et les mêmes parages, ces bords de l'ancien Pont-Euxin, le père d'un G. I. Gurdjieff, éleveur de troupeaux d'origine grecque, aller s'établir pour la recherche de

(1) Au moins cette série de livres, toute chronologique, que formera : « Kyra Kyralina », « Oncle Anghel », « Présentation des Haïdoucs » et « Domnitza de Snagov », récits dans lesquels se déploie une fresque aux dimensions de l'Histoire, mettant en scène, par une suite de tableaux tragiques la naissance d'un peuple dans la conscience de ses droits, celle-ci éveillée par les coups de main des Haïdoucs justiciers, que nous appellerions aujourd'hui des « guerrilleros », par exemple. L'œuvre semble ne vouloir dévoiler et dire que ce peuple dominé, divisé et asservi dans les fers de la Divine Porte. Nous rattachons à cette épopée istratienne « Les chardons du Baragan » et « Tsatsa Minnka ».

(2) Des indices de ce processus assez subtils sont esquissés dans « Domnitza de Snagov ».

meilleurs pâturages, mais aussi pour échapper à l'oppression ottomane, dans la ville d'Alexandropol (Arménie russe), après avoir longtemps vécu en Turquie, puis en Géorgie (1) ?

Le jeune Panaït, tel qu'il se montre à nous, est irrésistiblement attiré par ce chatolement de nationalités, avec leurs coutumes, leurs bizarreries et leurs bazars... Écoutons-le : « Durant des heures entières, je rôdais en mes jeudis de frénétique liberté, parmi ces fragments de nations passionnantes, venues à Braïla pour faire fortune, rongées par la nostalgie de leurs patries lointaines... (2). » Il traîne, il cherche. N'oublions jamais que son père était un Grec de Faraclata, et contrebandier. N'est-ce pas la meilleure raison qui le pousse à s'employer dans la taverne de Léonida ? Par-dessus tout, il a soif d'atmosphères, il tombe amoureux de tout ce qu'il peut humer des destinées qui ont échoué dans ces rues aux odeurs et aux musiques fortes. Il connaît comme sa poche Tchétatzouïé, le quartier des Turcs, avec leur caractère austère, mais non moins fascinant pour sa curiosité enflammée. Rues également « des jeunes femmes dolentes », un aspect sur lequel il n'insiste pas. On sent ses yeux se tourner du côté de l'Orient, bien sûr, et « les rives du Bosphore, ce fatidique éden que je désirais si ardemment connaître... (3) ». Mais plus qu'une direction et qu'un continent, ne cherchait-il pas quelqu'un ? S'attend-t-il déjà à voir apparaître, au milieu de ces êtres qui ont connu d'autres rivages, d'autres terres, une silhouette, une ombre qui lui parleraient, qui lui donneraient le moyen, un langage pour ses rêves, pour les vivre, pour voir ce monde de l'autre rive, qu'il n'ose imaginer, là-bas, de l'autre côté de cette mer vers laquelle coule son merveilleux, son cher Danube ?

---

(1) « Rencontre avec des hommes remarquables », de G.I. Gurdjieff, Stock, 1979, p 62-63.

(2) et (3) « La taverne de Kir Léonida », op. cit., p 305.

La taverne de Kir Léonida, précisément, se trouve sise « rue de la Rive » (1) ; elle prend dans l'avenue de la Cavalerie et se termine devant un à-pic, au-dessus de cette immense vallée où roule le fleuve géant. Au moins, s'est-il dit à lui-même, je ne serai pas loin de mon Danube...

Que se passe-t-il, pour lui, dans l'hôtellerie du Grec, pendant les seize mois qu'il va s'y retrouver enfermé, jour et nuit, fêtes et dimanches ? Retenons tout de suite cette indication qu'il nous abandonne au passage, sûrement exacte : seize mois (2). Repère précieux, même s'il faut le prendre avec prudence. Ailleurs, il semble bouleverser quelque peu les dates des péripéties si nombreuses de son existence... N'oublions surtout pas que tout en se racontant, tout en livrant de lui-même le plus crucial, Istrati, quand même, écrit « Les récits d'Adrien Zograffi », avec tout ce que cet acte, écrire, peut comporter de conventionnel (3). Ces Récits n'ont pas à être lui et seulement lui. Je dirais même que vis à vis du lecteur le plus anonyme, ils auraient à être tout autre chose que lui, mais un rapport à l'Art ?... Son maître et accoucheur en littérature française ne lui a-t-il pas conseillé de prendre des distances avec le fait, le document bruts ? Écrivain, n'est-il pas tenu de garder, de conserver toute sa liberté de créateur ? Il peut, il doit même, peut-être, « arranger » ou « aménager » le réel, en vertu de ces besoins et buts téléologiques de l'Art. De toute façon, l'exactitude des dates et la durée précise des événements ne seront jamais son but.

---

(1) « La taverne de Kir Nicolas », op. cit., p 305. Il est intéressant de noter ici qu'Alexandre Opréa, dans son livre « Panaït Istrati, un chevalier errant moderne », Editions Eminescu, Bucarest, 1973, parle à propos de cette voie, de la rue Malului, ce mot roumain se traduisant par « Belle Rive » ou « Rive Eblouie ». Le réel peut aussi être poétique...

(2) Ibid, p 306.

(3) Ne voulut-il pas, dans un premier mouvement, intituler son œuvre : Fois et sentiments de ma vie (lettre à Romain Rolland du 11 décembre 1922) ? Rolland lui interdit un tel titre, qu'il juge maladroit et sans envergure,

## Regard sur la genèse de l'œuvre

Tentons d'examiner, avant d'aller plus loin, comment l'édition Gallimard de 1968-1970 nous présente les textes de ce second volume dit des « Œuvres complètes » (1).

Cette dernière partie des Récits est intitulée La jeunesse d'Adrien Zograffi, et nous donne en ouverture ; « Codine », mais ce titre est générique : il ne s'arrête pas à la seule nouvelle qui porte ce nom : « Codine » couvre trois récits parfaitement autonomes : « Une nuit dans les marais », « Codine » et « Kir Nicolas », ce dernier texte se rapportant à la seconde expérience laborieuse d'Adrien-Panaït, celle qui suivit son emploi de seize mois dans l'hôtellerie de Kir Léonida (novembre 1896-mars 1898).

Comme La taverne de Kir Léonida se trouve plus loin dans la suite du volume, nous nous trouvons devant une incohérence chronologique. Celle-ci peut s'expliquer en partie par l'ordre dans lequel ces Récits ont été écrits par Panaït Istrati. Par exemple, nous savons que « Kir Nicolas » a été l'un des premiers récits rédigés dans la retraite de l'Hautil, en 1922 - là où jaillit ce premier jet de l'œuvre.

Ensuite, dans ce même volume, nous rencontrons : « Mikhaïl », « Mes départs », et « Le pêcheur d'éponges ».

Nous sommes encore étonnés de nous rendre compte que « Mes départs » s'ouvre sur La taverne de Kir Léonida, alors que « Mikhaïl », le texte qui précède, se rapportait, encore une fois, à une expérience postérieure d'Adrien-Panaït, celle de sa rencontre avec Kasanski.

Ces inversions, tout en contribuant à brouiller quelque peu les cartes de la vie réelle d'Istrati, sont redevables à l'influence si déterminante de Romain Rolland sur les débuts de l'œuvre, celui-

---

(1) Bien que les textes polémiques de l'écrivain n'y figurent pas, non plus que cette centaine d'articles publiés dans la presse roumaine de 1903 à 1916. Ces derniers n'ont jamais été mis à la disposition du public français, le seront-ils jamais ?

ci désirant, comme nous l'avons vu, éloigner toute cohérence autobiographique au profit de récits détachés, indépendants les uns des autres et pouvant être donnés au lecteur comme liés à l'imaginaire, et non seulement des « tranches de vie ». Une tentative de reconstitution d'un parcours de ces apprentissages de l'écrivain, dans la Braïla de 1896 à 1900, n'y trouve évidemment et incidemment pas son compte !

L'ensemble de ces récits pourtant autobiographiques et qui ne le seraient pas, ou ne devraient pas l'être vraiment, totalement, ou seulement « à demi », présentés ici presque pêle-mêle, engendre tout de même quelque inquiétude sur cette influence si directe d'un Romain Rolland... N'apparaîtrait-il pas trop coauteur de cette première partie de l'œuvre ?

Le lecteur se trouve donc impérativement invité à se plonger dans plusieurs bains d'une même vie, mais sans que celle-ci puisse accéder au statut qui échoit par la force des choses à tout un chacun : un temps qui s'écoule d'amont en aval, sans aucune possibilité de retour-amont, comme dirait un poète contemporain.

Ces séquences différentes en même temps que nées d'une même source, les périodes de l'existence humiliée d'un enfant de milieu pauvre, dont le prénom Adrien ne peut apparaître, avec toute la bonne volonté possible, qu'un mince paravent de l'auteur, trop ou pas assez fragile, une cloison finalement tout à fait escamotable, nous sont révélées dans un désordre qui semblera d'importance assez secondaire. Ne seraient-ce pas quelques jongleries et facéties de plus de ce « conteur roumain », très aptes à distraire, à insinuer au lecteur toujours innocent une défiance vis à vis des lois et habitudes traditionnelles, qu'il ne connaît que trop ?

Il ne serait pas inutile, quand même, de prendre en compte ces considérations vis à vis de l'œuvre istratienne, dans ses origines. Comment, à quelles conditions elle put accéder aux processus éditoriaux, à la consécration de toute la critique et enfin,

au public ? Nous devrions ajouter : sous quels travestissements ? C'est bien du côté d'une liberté de « créateur » (même si nous tenons à d'énormes guillemets à ce terme-là...) que nous serions tentés d'interroger.

Ces récits s'imbriquent et s'impliquent donc bien les uns dans (et par) les autres, en dépit des réserves et des réticences rollandiennes. Le lecteur, averti cette fois, peut les lire comme une suite, même mêlée, comme les étapes d'un parcours somme toute « héroïque ».

Ne pourrait-on pas discerner d'ailleurs dans ce tremblement, ce chatolement propices d'un passé en morceaux comme le vacillement d'une mémoire enchifrenée et douloureuse ? Celle-ci peut-elle affronter l'éblouissement en noir de ces mondes deux fois morts : son enfance et son adolescence ? Il garda toujours ce malaise de n'avoir pu extraire tout le précieux minerai de vérité auquel son sens du juste et de l'injuste lui priait de demander droit. Chaque récit, ici, est une aspérité aux mille arêtes tranchantes, à laquelle il se tient accroché tant qu'il peut, jusqu'à ce qu'il doive l'abandonner pour un autre refuge, une autre saillie qu'il affrontera comme sur la paroi si lisse d'un glacier réverbérant le ciel.

Nous savons que « Mikhaïl » fut commencé en 1922, dans cette première liasse de manuscrits (406 pages) qu'il expédia telle à Romain Rolland (1). Ce récit, qu'il n'avait pas achevé, fut repris, ré-écrit et re-travaillé, puis enfin terminé (même s'il en demeurera très mécontent) au cours du printemps 1927, soit cinq années plus tard, pour être publié à la fin de la même année. Pour ce travail, cette refonte, il alla jusqu'à vouloir revenir sur les lieux de son inspiration créatrice, à L'Hautil. Mais il ne retrouva pas cette réussite qu'il aurait espéré. Son état d'esprit était aussi complètement différent de celui de 1922... Il était déchiré par un drame sentimental, sa rupture avec Anna Musch. Il était d'autre part tenu de livrer son nouveau texte à Rieder, son éditeur, avant la fin de l'année.

---

(1) Il y avait là : Sotir, Kir Nicolas, Mikhaïl (une partie) et Oncle Anghel (une partie).

Nous sentons là cette situation critique de tout vrai écrivain, qui dans son effort démiurgique pour découvrir et saisir en pleine lumière les arcanes d'un passé, doit en même temps vaincre, maîtriser sa vie en création, ou bien il ne ferait que ce « travail de professionnel », contre lequel il se révolta toujours, poursuivi par ses engagements et ses contrats, sans parler d'autres équilibres, affectifs, éthiques, qu'il doit maintenir.

Pour situer l'écriture de « Kir Léonida », nous avons bien moins d'indications et de confidences. Ce récit fut publié en 1928, dans le volume intitulé Mes départs, qui sortit chez Gallimard. « Kir Léonida », contrairement à « Mikhaïl », qui se veut tout d'abord la narration de la sublime rencontre avec l'ami unique, est en prise saisissante avec l'apprentissage social de l'écrivain.

« Mikhaïl » fut bien un des points de départ de l'œuvre, de cette vie incendiée d'Istrati. Mais son texte, selon son avis peut-être trop autorisé, se refusant à dire l'essentiel, aurait été cet « échec » déclaré. Raison de plus, pour nous, de tenter de nous fixer sur ce personnage non saisi, ou mal, dans le roman qui porte son nom. D'autant plus que cet individu, Mikhaïl-ami, Mikhaïl-vagabond, resurgit tout au long de l'œuvre, dans d'autres textes qui la constituent et font un ensemble, tel un revenant à la présence de premier plan mais toujours inexplicée. Istrati aurait-il fait semblant d'oublier cet aspect de sa création, ou bien, peut-être plus vraisemblablement, n'aurait-il pas désiré endiguer l'ampleur toute subjective d'un pseudo-échec littéraire, en revenant sans cesse, jusqu'au bout de sa vie, vers ce Mikhaïl Kasanski, vers ces périodes et ces moments si goûtés de sa vie, quand celui-ci était présent à ses côtés, y jouait le premier rôle ? Comme lui octroyant toujours une autre chance de dire ce qu'il était ? Mais en même temps, de nous livrer ce que ce personnage avait été pour lui, dans sa maturation d'homme, d'écrivain, pendant ces années demeurées ombreuses, lorsqu'il n'était qu'un adolescent sans avenir sur les routes éparses du monde, vers l'Égypte tant retournée, un ami ?

## Grève, chômage, errance...

Mais restons encore, pour l'instant, en-deçà de la rencontre. Revenons à ce repère « seize mois », lorsqu'il était ce serveur anonyme, un garçon de cabaret écrasé, une pâte à tout faire et à tout subir, dans la taverne du Grec, bruyante, bouillante, pleine d'ordres et de cris.

Dans le texte intitulé « Kir Nicolas », qui succède à « Codine », nous pouvons déjà glaner des éléments biographiques qui précisaient cette période. Ainsi, la première phrase « Ce fut à la chaleur âcre d'un four de pâtissier (...) qu'Adrien, à peine âgé de quatorze ans...(1)» Et un peu plus loin : «Il venait d'abandonner, après une année de bagne, la vie d'esclave qu'est celle de garçon de cabaret...(2)»

Là encore, il ne donne que des dates invérifiables, les contours de ce qu'a pu être sa vie réelle, mais ce qu'il livre, malgré ces restrictions, semble à peine transposé, c'est une vie brûlante, intacte, qu'il restitue, dans une magie de la vraisemblance. Le flou des dates de ce temps floué ne peut que très anecdotiquement biseauter le miroir, sans doute. Et si, à chaque fois, c'est une nouvelle histoire qui veut naître, elle est pleine d'échos crucifiants d'autres récits qui doivent un jour arriver, pour venir à bout de l'indicible. Une même voix, surtout, force et axe unifiant les traverse, les travaille.

Si nous considérons, par exemple, cet « amour de l'amitié » auquel il fait allusion dès les premiers mots de « Kir Nicolas », il y avait déjà eu toute une célébration de celle-ci, avec Codine, et plus tard le capitaine Mavromati, l'un dans son quartier, l'autre chez le Grec. Le pâtissier, avec son aménité et ses allures, ses gestes et ses paroles d'ancêtre illuminé, leur succède. Après l'ex-bagnard et le marin, deux individus aux prises avec le « grand large » de la liberté, c'est son troisième initiateur, avant l'arrivée du vagabond de Kazan.

---

(1) « Kir Nicolas », op. cit., p 87.

(2) Ibid, p 89

Mais, pour résumer cette première place, dans la taverne du Grec maudit, cela aura été une sorte d'incarcération. Dans cette gargote sans scrupules, quelqu'un lui fusille ce qu'il reste de son enfance: « Dix neuf heures par jour, de peine, de courses ou de stations debout... (1) ». Et les gifles au moindre prétexte. Les plaisanteries ignobles. Afin de tirer le vin le plus frais pour le palais des clients exigeants, les courses tout au fond des couloirs labyrinthiques et sans lumière de la « hrouba » (la cave), où « Certains sont morts d'effroi »(2).

Voilà donc où il en est, cet adolescent qui regarde le nouvel « aide » de l'Albanais Kir Nicolas, un jour de printemps 1901 ou 1902. Il reconnaîtra immédiatement dans cet être aux allures prostrées un double, un frère. L'être enfin qu'il cherchait depuis longtemps.

Mais ces échardes dans sa chair suffisent-elles à le montrer, à le définir ? Quels aléas inconnus encore, quelles vérités avaient fait toute la trame de ses jours, quels vents tumultueux bruire ailleurs ses jeunes années ferventes ?

Qu'était-il devenu, comment avait-il fait face à ce monde qui tue, le fils de Joïtza la blanchisseuse, jusqu'à ses dix huit ans ? Qui était-il ? Quelle identité avait-il gardée, dans ses épreuves ? Quelle fierté était née du fond de lui, de ces bourrasques aux odeurs si empoisonnées, qu'il avait reçues en pleine figure ?

Comment avait-il pu survivre ?

Quels lambeaux de lui-même alors avait-il encore à gérer ?

N'était-il pas déjà assez blessé et fou d'humiliations au point de n'être plus qu'une bête pleine de rage et de mort ?

Il faut, je crois, poser ces très pénibles questions. Dans son quartier, il était depuis toujours un Catzaone (3), mais aussi : un bâtard. Son père, s'il était mort, n'avait été qu'un fugitif, un homme en transit, sans le moindre statut légitime. Le petit plomb copieux

---

(1) « La taverne de Kir Léonida », op. cit., p 313.

(2) Ibid, p 304.

(3) En roumain : sale grec.

et multiforme des commérages, dans la rue où la mère et son enfant s'étaient vaille que vaille établis, avait toujours poursuivi et criblé de plaies infectées le visage intérieur de ce gosse silencieux, si doué d'autre part, si apte à saisir les fils invisibles qui relient les choses et les êtres... La musique de la vie, puisqu'il y en aurait une, en contrepoint, lui était venue par l'entremise d'êtres rejetés ou déçus, condamnés ou hors-jeu. Le vieux Mavromati, aussi, lui avait prêté des livres sérieux, des dictionnaires, dans la taverne du Grec. Son misérable enterrement (« Dix personnes environ le suivaient avec ennui (1) ») coïncide avec le jour de son départ de la taverne...

Un rayon lui viendra du brave pâtissier, leur voisin de la rue Grivitza - qui embauchera ensuite le haillonneur Mikhaïl. Kir Nicolas est lui aussi en proie à la suspicion générale du quartier d'ailleurs, parce qu'il est Albanais, un vénétic, soit « un étranger suspect ».

Chez ce levantin jovial où il s'embauche (peut-être au début de l'été 1898), il trouve un havre. C'est un répit, après les épuisantes fatigues et la rouée de coups. Il trouve, chez cet artisan, un contact. Ici, pas d'employés, nul caissier tortionnaire ou de garçons rivaux qui se déchirent, pour faire tourner la boutique. Un homme seul, bon pour Adrien. La non-violence de ce dernier, face aux injures qu'il encaisse des chenapans du quartier, l'a sûrement étonné et mis en éveil. Même si Kir Nicolas est un homme d'âge mûr, ce sont bien deux « exilés » qui s'aperçoivent quelque part, et le désir d'Adrien de travailler avec le pâtissier rencontre tout naturellement le besoin d'aide de l'autre, dont le commerce de platchynta (un sandwich fait de farine de maïs) est florissant.

Le fils de Joïtza restera tout un été dans la pâtisserie, avec ce patron amical ; il dévisage intensément le Kir pendant qu'il pétrit sa pâte. Il cherche à apprendre de cet homme qui a voyagé, avidement, pas seulement les rudiments d'un métier, mais une foule d'histoires

---

(1) « La taverne de Kir Léonida », op. cit., p 350.

que le bonhomme raconte, dont la substance d'ailleurs désarçonne leur auditeur, avec une sagesse directe, tissée d'expériences, qui va à l'encontre de quelques idées trop ficelées d'Adrien, et lui ouvre des aperçus inattendus. Car ce garçon-là a une soif vertigineuse d'apprendre...

Son objectif, chez le Grec, c'était d'acquérir la langue de son père. Pour cette entreprise, il avait confectionné « des fiches couvertes de mots (1) ». Aussitôt, à ce propos, il remarque, trouant en quelque sorte l'autonomie de son récit, entre deux fragiles parenthèses : « exactement le même système de fiches que je devais reprendre vingt ans plus tard, en Suisse, pour apprendre le français (2). » Je veux m'arrêter un instant sur cet aparté d'apparence anodin, car tout de même, là, plus d'Adrien fictif (le paravent s'est effondré), mais l'écrivain lui-même, directement, qui anticipe et n'hésite pas à s'impliquer dans un détour lointain de sa quête de « chercheur de foi », une vingtaine d'années plus tard, une quête remarquablement unie et qui s'attaque symboliquement à la langue, au langage, mais paradoxalement toute convention littéraire en retour abolie. Mes départs marque provisoirement l'abandon du cycle d'Adrien. Plus de subterfuge ouaté s'il se peut, foin de toute opacité pudique en dernier recours : Panagaki est là, vertical et nu. Il sait qu'il se montre à quelqu'un, à nous, en pleine peau, redoutablement proche du premier venu, et de l'offensé le plus muet et le plus enseveli, par la même occasion, puisque l'écrivain a pu être cela, cette pauvre loque à tout essuyer, à tout absorber. Il supprime toute arabesque en trompe l'œil, comme si son art avait à se dépouiller au fur et à mesure qu'il avance dans sa création, vers elle. Et surtout, en chemin, il s'est libéré de son mentor, Romain Rolland. Non, il a bien abandonné le conte... Quelle intime lucidité l'a-t-elle prévenu et poussé à reculer, voire à supprimer le masque? On dirait qu'il veut retrouver une origine affective perdue,

---

(1) « La taverne de Kir Léonida », op. cit., p 328.

(2) Ibid.

quelque cercle, et ce désir si fort l'amène à venir saigner parmi nous, le plus simplement du monde. Il est là tel un homme lâchant sa confiance à l'oreille présente d'un voisin, avec cette voix première, loin de tout tapage factice, de tout tonnerre et monument en forme de pierre tombale, sur le ventre d'un auteur, d'un « grand écrivain »...

Mais revenons à cet Adrien nouveau-né de « Kir Nicolas » jeune comme l'est Istrati quand il rédige ce texte, c'est à dire, tout rollandien en littérature.

Mavromati lui avait fait don d'un Dictionnaire Universel de Lazare Seineanu, une autorité scientifique, d'ailleurs persécutée en Roumanie. Chez le pâtissier, nous le voyons plongé dans Crime et Châtiment, et à la recherche désespérée d'une biographie de Dostoïevski. Il glane comme il peut, tant qu'il peut. Malgré son refus du Lycée, il est bien mordu par les livres, la Lettre...

Il ne restera qu'un seul été, dans la boutique du pâtissier superbe. Selon Edouard Raydon (1), l'un de ses biographes, il serait tombé malade, preuve que sa santé est devenue fragile. Contrecoup de ses seize mois enfermés chez le Grec ? Gageons aussi que la besogne chez Kir Nicolas n'était pas de tout repos ! L'Albanais fabrique la platchynta et le craquelin de nuit ; il se lève à minuit pour pétrir ses cinquante kilos de pâte, puis se recouche jusqu'à quatre heures. Adrien arrivait à cette heure-là. Le récit se termine sans conclusion, un peu furtif, inachevé, sur un monologue plein d'amertume du Kir, l'éternel vénétic.

À partir de cette date, quand il quitte le pâtissier, que nous devons situer à la fin de l'été 1898, s'ouvre pour Istrati une période de mouvances professionnelles aiguës, extrêmes. Alexandre Opréa le donne successivement : apprenti dans les ateliers des Docks, garçon de courses chez un armateur, et peintre en bâtiment (1). Mieux,

---

(1) « Panaït Istrati, vagabond de génie », Éditions Municipales, 1968.

suite à une demande précise de Romain Rolland, dans une lettre du 22 mars 1923, Istrati livre lui-même de cette époque :

« Garçon de cabaret et d'épicerie, pâtissier avec Kir Nicolas - (où j'ai dit peu de choses : vous ne m'aviez pas encore dit alors d'avoir confiance en mon instinct et je me suis retenu (2)) ; apprenti mécanicien aux Docks de l'État mis à la porte pour vol, deux ans après, (ce qui faillit tuer ma mère) ; apprenti mécanicien et chaudronnier ; apprenti pêcheur (rêve et bonheur !) ; apprenti à une fabrique de cordages (j'ai failli me pendre). Enfin, dérive, cent métiers, nulle stabilité, désolation de ma mère... » Il n'a pas été question jusqu'ici de Kasanski.

Cette dérive de plus en plus accentuée (ne lui arrive-t-il pas de disparaître plusieurs fois du domicile maternel, pour revenir affamé, en haillons ?) durera jusqu'à sa rencontre du Russe qui, il est vrai, l'affranchira encore plus définitivement des conseils et de l'autorité de Joïtza.

Retenons au passage, de cette lettre capitale pour éclairer ces années les plus mal connues, les plus chaotiques de la vie de l'écrivain, que ces deux années passées dans les Docks de l'État obligent, selon toute vraisemblance, à reculer au-delà de ses seize ans l'irruption de Mikhaïl rue Grivitza.

**Cet extrait vous a plu ?**

**Commandez la version numérique intégrale de ce Mémoire -  
10 €**